



## Réflexions sur la « nouvelle Ecole » géopolitique pakistanaise

*Les Notes du CAPE, n°5*

22 août 2015

On a présenté ailleurs la logique de ce qu'on a appelé la « vieille Ecole » géopolitique pakistanaise. Celle qui est née sous le général Zia, qui a mené à la politique de soutien aux moudjahidines puis aux Taliban en Afghanistan. En général, elle ne voyait pas de problème à l'emploi d'acteurs non-étatiques pour défendre ce qui était considéré comme les intérêts nationaux du pays. Tout simplement parce qu'elle pensait que les groupes utilisés pouvaient être contrôlable. Elle était parfaitement représentée, dans les médias pakistanais, par Hamid Gul, récemment décédé.

Il faut garder à l'esprit que lorsqu'on parle d'« Ecole » géopolitique ici, on parle de grandes tendances intellectuelles, pas uniquement d'individus ou de groupes. Des idées peuvent avoir une influence y compris dans des camps politiques opposés quand la réalité du terrain semble aller dans le même sens. La guerre indirecte contre les Soviétiques en Afghanistan, dans les années 1980, a paru donner raison à l'approche de la Vieille Ecole. Mais il n'est pas impossible que les ravages terroristes au Pakistan après 2001 aide une « nouvelle École » géopolitique, bien différente de la précédente, à émerger.

En fait, dès les années 1990, au Pakistan et ailleurs, des journalistes, des analystes, des militaires, ont pu constater les limites de la pensée de la « vieille Ecole ». Parce ses conséquences dangereuses à plus long terme commençaient à se faire sentir. Notamment le renforcement de groupes extrémistes dont l'idéologie ne pouvait, à terme, qu'entrer en collision avec l'Etat.

Par exemple, dans les zones tribales et dans le Khyber Pakhtunkhwa (anciennement appelé « Province de la Frontière du Nord-Ouest »), des Pachtounes pakistanais sont revenus d'Afghanistan à la fin des années 1980, enthousiasmés par leur « victoire » contre les



Soviétiques. Alors qu'ils avaient toujours vécu à la périphérie politique et économique du Pakistan, ils ont pu constater le pouvoir auquel ils pouvaient avoir accès par la force des armes, en arguant d'une vague idéologie religieuse<sup>1</sup>. Dès cette période, on voit ceux qui vont devenir, plus tard, des Taliban pakistanais, s'agiter dans les territoires à majorité pachtoune, allant parfois jusqu'à défier l'Etat. On pense par exemple à Sufi Mohammad, qui crée le TNSM<sup>2</sup> (*Nafaz-e-Shariat-e-Mohammadi*, le mouvement pour l'application des lois islamiques) le 10 mai 1989, à son retour d'Afghanistan, dans la région de Malakand (Khyber Pakhtunkhwa). En mai 1994, ce groupe devait organiser une véritable rébellion contre l'Etat, soit disant pour l'instauration de la charia. Il a obtenu l'aide d'Afghans de Peshawar et d'ailleurs au Pakistan, parmi les Pachtoune réfugiés, pour s'opposer au pouvoir central. Preuve que même dans son objectif de lutter contre le nationalisme ethnique pachtoune, la « vieille Ecole » géopolitique était dans l'erreur : elle pouvait penser qu'en utilisant l'islamisme, elle contrait le nationalisme ethnique, dangereux pour un pays multi-ethnique comme le Pakistan. Or derrière l'islamisme radical prôné au début des années 1990 à la frontière afghano-pakistanaise, on retrouvait des Pachtoune autant afghans que pakistanais... Quoi qu'il en soit, l'Etat n'obtiendra la paix qu'en jouant, en fin de compte, l'apaisement. Un choix directement lié à l'influence de la « vieille Ecole » géopolitique pakistanaise. En effet, dans l'esprit d'Hamid Gul et des autres compagnons de route de cette approche, donner une partie du territoire périphérique à des forces non étatiques n'est pas considéré comme un problème. Une erreur qui sera répétée sous Moucharraf après 2001, et qui sera très dangereuse pour la stabilité pakistanaise toute entière jusqu'à ce que l'armée reprenne en grande partie les zones tribales par la force<sup>3</sup>.

De la même manière, on voit, dans le milieu des années 1990, des islamistes radicaux sectaires, des suprématistes sunnites détestant les autres tendances religieuses, s'organiser pour organiser des attaques terroristes notamment contre les chiites pakistanais. Ce qui, au

---

<sup>1</sup> Les moudjahidines, puis les Taliban autant afghans que pakistanais ont toujours eu une structure idéologique relativement faible, en comparaison de groupes comme Al Qaïda. C'est ce qui explique la capacité d'influence des djihadistes étrangers sur eux. Leur approche se limite le plus souvent à un mélange de fondamentalisme religieux, de tradition pachtoune (le *Pachtounwali*, le code d'honneur des tribus pachtoune, revisité par leurs soins bien sûr), et des idées empruntées au djihadisme transnational.

<sup>2</sup> Qui devait par la suite devenir une composante à part entière du TTP, les Taliban anti-Pakistan.

<sup>3</sup> Voir Hassan Abbas, « The Black-Turbaned Brigade : The Rise of TNSM in Pakistan », *Terrorism Monitor / The Jamestown Foundation*, Vol.4, n°23, 30 novembre 2006, [http://www.jamestown.org/single/?no\\_cache=1&tx\\_ttnews%5Btt\\_news%5D=986#.VdqF4utuCQo](http://www.jamestown.org/single/?no_cache=1&tx_ttnews%5Btt_news%5D=986#.VdqF4utuCQo). Accès 10 août 2015.



départ, a été utilisé par le général Zia pour contrer les forces démocratiques, et une supposée influence iranienne, est, en fin de compte, devenu un des premiers facteurs d'instabilité du Pakistan, dès cette époque<sup>4</sup>. Par la suite, les suprématises sunnites seront à la pointe du terrorisme visant civils et militaires pakistanais. On pense par exemple au LeJ (Lashkar-e-Jhangvi, l'armée de Janghvi), qui déjà, entre 1996 et 2001, avait été responsable de pas moins de 350 actions violentes<sup>5</sup>. Après 2001, le LeJ allait devenir le terrible bras armé d'Al Qaïda au Pakistan, et se faire tristement connaître pour des attaques particulièrement meurtrières<sup>6</sup>.

La faille principale de la pensée associée à la « vieille Ecole », c'est qu'elle ne voyait les choses qu'à travers la « grande » géopolitique : les luttes entre Etats, entre grandes puissances notamment. Celles et ceux qui ont suivi l'approche d'Hamid Gul ne prenaient que peu ou pas en compte les populations et leurs réactions. Une logique géopolitique telle qu'elle régnait en Europe au 19<sup>ème</sup> siècle, et dont on a vu les limites depuis. Malgré, il n'est pas rare, jusqu'à aujourd'hui, de rencontrer un haut responsable militaire pakistanais, ou un homme politique conservateur, généralement assez âgé dans les deux cas, expliquant la situation dans les zones tribales en remontant jusqu'au Grand Jeu entre Empires britannique et russe... Ce qui n'est pas totalement faux, bien sûr : le passé à son importance, et les tensions entre grandes puissances également. De la même manière, on ne peut pas nier le fait que l'opposition radicale entre Indiens et Pakistanais a un impact sur la stabilité de la région. Enfin, on serait bien naïf de penser que seuls les Pakistanais ont des services secrets actifs au niveau régional. Malgré tout, l'approche de la « vieille Ecole » est incomplète car elle ne prend pas du tout en compte les acteurs non-étatiques. Elle ne prend pas en compte ce qui les motive, et n'imagine même pas qu'ils puissent totalement s'affranchir de l'influence de l'Etat.

La « nouvelle » Ecole géopolitique pakistanaise est née de la prise en compte de ces faiblesses de la vieille Ecole. Avant la « guerre contre le terrorisme », ils étaient des voix éparses dans tous les milieux, qu'on écoutait relativement peu. En effet, le discours Zia/Gul avait réussi à

---

<sup>4</sup> Sur les groupes militants s'étant développé via les tensions sectaires, voir notamment South Asia Terrorism Portal, « Sipah-e-Sahaba Pakistan », 2015, <http://www.satp.org/satporgtp/countries/pakistan/terroristoutfits/Ssp.htm>. Accès 15 août 2015.

<sup>5</sup> Voir Animesh Roul, « Lashkar-e-Jhangvi: Sectarian Violence in Pakistan and Ties to International Terrorism », *Terrorism Monitor / Jamestown Foundation*, Vol.3, n°11, 3 juin 2005, [http://www.jamestown.org/single/?tx\\_ttnews%5Btt\\_news%5D=497#.VdqVg-tuCQs](http://www.jamestown.org/single/?tx_ttnews%5Btt_news%5D=497#.VdqVg-tuCQs). Accès le 11 août 2015.



---

totale­ment dominer la pensée stratégique locale ; et à l'international, on ne comprenait pas encore assez le danger que représentait le terrorisme transnational moderne.

Mais ces voix épar­ses ont été unifiées et renforcées par le traumatisme d'un pays qui aura été une réelle victime du terrorisme djihadiste : 60 000 Pakistanais sont morts dans la version locale de la « guerre contre le terrorisme ». Et le choc du 11 septembre a renouvelé l'analyse scientifique du terrorisme, et à amener à comprendre comment, de plus en plus, plus encore que par le passé, des forces peuvent être très dangereuses tout en étant libre de toute soumission à un service de renseignement quel qu'il soit. De la même manière que la « vieille Ecole », la nouvelle pensée géopolitique pakistanaise est une réaction aux problèmes conséquents auxquels Islamabad est confronté, autant qu'une critique des erreurs du général Zia et d'Hamid Gul.

Contrairement à ce que peuvent croire des analystes de salons et de plateaux télé, qu'on ne voit que rarement sur place, il n'y a pas de clivages civils/militaires ici. De jeunes présentateurs d'émission à la télévision pakistanaise, très à droite, mais n'ayant jamais servi dans l'armée, vont encore défendre la façon de penser de la vieille Ecole ; alors que dans la nouvelle Ecole, on retrouve bien des militaires, des gens qui, demain, seront l'élite militaire du pays. Ils ont le plus souvent servi sur le terrain dans la lutte contre les Taliban pakistanais, et ils ont été la cible privilégiée des terroristes djihadistes. Pour un certain nombre, ils ont perdu un bras, une jambe, un frère d'armes... Certains d'entre eux sont très bien positionnés pour être au cœur du leadership militaire pakistanaise d'ici cinq à sept ans. S'il y a eu une réelle évolution du débat ces dernières années, c'est aussi parce que l'armée pakistanaise a été une cible privilégiée pour le terrorisme djihadiste, et qu'elle même a beaucoup évolué, y compris au plus haut niveau. Un point qu'on a tendance à passer sous silence dans les milieux où l'on imagine que seule la « vieille Ecole » règne encore sans partage au Pakistan.

D'ailleurs, l'impact de la dure réalité de la situation sécuritaire pakistanaise a été tel qu'il a amené des militaires importants au sein de l'armée régulière ou de l'ISI à revoir totalement leur discours, et à rejeter, par exemple, l'idée selon laquelle il y aurait eu le désir d'obtenir

---

<sup>6</sup> Bill Roggio, « Lashkar-e-Jhangvi emir killed in shootout with Pakistani police », *The Long War Journal*, 29 juillet 2015, <http://www.longwarjournal.org/archives/2015/07/lashkar-e-jhangvi-emir-killed-in-shootout-with-pakistani-police.php>. Accès le 11 août 2015.



une quelconque « profondeur stratégique » en Afghanistan. Y compris des gens qui ont été inspiré par la « vieille Ecole » géopolitique pakistanaise. Le symbole du désaveu public de nombreux militaires et anciens militaires de l'approche d'Hamid Gul aura été clairement exprimé par un autre ancien directeur de l'ISI, le général Ehsan-ul-Haq. Celui-ci a affirmé en 2013 que ce n'était pas le Pakistan qui bénéficiait d'une profondeur stratégique en Afghanistan, mais bien plutôt les Taliban qui profitait d'une profondeur stratégique en territoire pakistanais... Une perte de souveraineté intolérable pour tout Etat qui se respecte. Et une dénonciation de la pensée géopolitique qui a entraîné une telle catastrophe.

La nouvelle Ecole géopolitique pakistanaise n'a pas amené qu'à une libéralisation de la parole contre l'ancienne façon de voir la géopolitique. Elle a permis des évolutions réelles que les spécialistes paresseux ou idéologiquement motivés ont ratées. On pense, notamment, au fait que c'est l'armée, et pas le pouvoir civil, qui a critiqué avec le plus de force l'idée d'un processus de paix avec les Taliban pakistanais en 2014<sup>7</sup>. Une processus de paix bien sûr voulu par les partisans de la vieille Ecole, qui acceptent toujours l'idée de céder une partie du territoire périphérique à une force non-étatique pour mieux « gérer » et manipuler cette dernière, une approche qui tient de moins en moins compte des faits dans un Pakistan victime du terrorisme. Au contraire, le « nouvelle » Ecole géopolitique a eu tendance à insister sur le règne du même droit sur tout le territoire, et sur l'impossibilité de s'entendre avec les « terroristes », quels qu'ils soient. L'auteur de ces lignes a pu constater le lobbying pacifique de membres importants de l'armée auprès du gouvernement Sharif, qui voulait essayer de faire la paix avec les militants. On remarquera d'ailleurs, à ce propos, une évolution forte par rapport à l'approche Zia/Gul. Même si au plus haut niveau de l'armée, on semble s'être posé des questions sur l'opportunité de lancer un dialogue avec les Taliban, Rawalpindi (cœur du Pakistan militaire) a laissé Islamabad (le gouvernement civil) tenter un dialogue avant que les actions des Taliban et de leurs alliés djihadistes les amènent à se rendre à l'évidence. Autant la logique de l'ancienne Ecole géopolitique était liée à une conception plutôt technocratique et peu respectueuse de la démocratie, autant la nouvelle Ecole semble s'associer, en politique intérieure, à respect bien plus scrupuleux de la légalité.

---

<sup>7</sup> Faits que l'auteur de ces lignes a pu constater lors de multiples entretiens avec des civils et des militaires, à Islamabad, Rawalpindi et Peshawar, pendant qu'il était *Visiting Research Fellow* à l'IPRI (Islamabad Policy Research Institute), l'un des principaux think tanks pakistanais, d'octobre 2013 à mai 2014.



C'est cette approche différente, dû à la réflexion de la « nouvelle Ecole », confirmée par les faits, qui amène à une lente redéfinition de l'ennemi. De fait, l'Inde reste un ennemi important. Cela n'est étonnant que dans les pays occidentaux : quand on connaît un minimum l'Histoire de l'Asie du Sud moderne, on sait qu'une réelle réconciliation entre Inde et Pakistan prendra du temps. Il faudra régler la question du Cachemire, il faudra qu'un dialogue politique solide et constant soit établi... ce n'est pas le rôle des militaires ou des services secrets. Par contre, de fait, dans le discours qu'on entend aujourd'hui dans les milieux importants, le Pakistan a dépassé l'approche selon laquelle l'Inde serait le seul ennemi, où un ennemi tellement important qu'il rendrait les autres secondaires. Aujourd'hui, un tiers de l'armée pakistanaise se bat contre les Taliban pakistanais et leurs alliés djihadistes. Lors de son dernier défilé militaire, le 23 mars 2015, le Pakistan a mis en avant ses moyens militaires, pour une guerre conventionnelle avec l'Inde, mais aussi les forces et les drones employés pour lutter spécifiquement contre les rebelles des zones pachounes<sup>8</sup>. Les priorités stratégiques pakistanaises se définissent fortement aujourd'hui autour de l'idée de défendre le territoire national, d'abord et avant tout. Ce qui met les Taliban pakistanais et leurs alliés à un niveau de dangerosité très proche, voire similaire, de celui de l'ennemi héréditaire indien.

Est ce que cela veut dire que la « nouvelle Ecole » nie l'ancienne ? Pas totalement, parce que les craintes géopolitiques, face à l'Inde, mais face aussi à un Kaboul hostile, sont toujours là. Si la communauté internationale veut voir la « nouvelle Ecole » géopolitique pakistanaise l'emporter, elle devra aider à une dialogue constructif entre les deux rivaux d'Asie du Sud, New Delhi et Islamabad. Tant qu'il y aura une « guerre froide » entre eux, il y aura toujours des acteurs politiques, au Pakistan, en Inde, et en Afghanistan, prêt à jouer la politique du pire. Ce qui n'est à terme un gain géopolitique que pour les acteurs non-étatiques extrémistes.

---

<sup>8</sup> Franz-Stefan Gady, « With Military Parade, Pakistan Sends Message to India, Pakistan », *The Diplomat*, 24 mars 2015, <http://thediplomat.com/2015/03/with-military-parade-pakistan-sends-message-to-india-taliban/>. Accès 15 août 2015.